

pour se couvrir que de vieux vêtements en haillons.

“ Asseyez-vous, mon brave homme, dit Misère. Vous êtes bien mal tombé, mais j’ai encore de quoi vous réchauffer.”

Elle mit au feu sa dernière bûche et donna au vieillard les trois morceaux de pain qui restaient dans la huche. Bientôt le feu flamba et le vieillard mangea de grand appétit.

Le lendemain, Misère s’éveilla la première. “ Je n’ai plus rien, se dit-elle, et mon hôte va jeûner. Voyons s’il n’y a pas moyen d’aller quêter dans le village.”

Elle mit le nez à la porte : la neige avait cessé de tomber et il faisait un beau soleil de printemps. Elle se retourna pour prendre son bâton et vit l’étranger debout et prêt à partir.

“ Quoi ! vous partez déjà ? dit-elle.”

— Ma mission est remplie, répondit l’inconnu et il faut que j’aille en rendre compte à mon maître. Je ne suis pas ce que je paraît : je suis saint Wanon, patron de la paroisse, et j’ai été envoyé par Dieu le Père pour voir comment mes fidèles pratiquent la charité, qui est la première des vertus chrétiennes. J’ai frappé à la porte des riches et des grands et tous m’ont laissé grelotter. Toi seule as eu pitié de mon malheur, et tu étais aussi malheureux que moi. Dieu va te le rendre : fais un vœu, et il l’accomplira.

Misère fit un signe de croix et tomba à genoux :

“ Grand saint, dit-elle, je ne m’étonne plus que Faro vous ait léché les pieds, mais je ne fais pas la charité par intérêt. D’ailleurs je n’ai besoin de rien.”

— Tu es trop dénuée de toutes choses, dit saint Wanon, pour n’avoir pas de désirs. Parle, que veux-tu ?

Misère se taisait.

“ Veux-tu une belle ferme avec du blé plein le grenier, du bois plein le bûcher et du pain plein la huche ? Veux-tu être duchesse, veux-tu être reine de France ?”

Misère secoua la tête.

“ Un grand saint comme moi ne peut pourtant pas être en reste avec une pauvresse, reprit saint Wanon d’un air piqué. Parle, ou je croirai que tu me refuses par orgueil.”

— Puisque vous l’exigez, grand saint, répondit Misère, j’obéirai. J’ai là, dans mon jardin, de fort belles pommes ; par malheur, les gamins du village viennent me les voler, et je suis forcée de laisser le pauvre Faro à la maison pour monter la garde. Faites que quiconque grimpera sur mon pommier n’en puisse descendre sans ma permission.

— Amen ! dit le grand saint en souriant, et, après lui avoir donné sa bénédiction, il se remit en route.

III

La bénédiction de saint Wanon porta bonheur à Misère, et dès lors elle ne rentra plus jamais le panier vide à la maison. Le printemps succéda à l’hiver, l’été au printemps, et l’automne à l’été. Les gamins, voyant Misère sortir avec Faro, grimpèrent sur le pommier et remplirent leurs poches ; mais au moment de descendre, ils furent bien attrapés. Misère, au retour, les trouva perchés sur l’arbre, les y laissa longtemps et lâcha Faro à leurs trousses quand elle voulut bien les délivrer. Ils n’osèrent plus revenir, et Misère et Faro vécurent aussi heureux qu’on peut l’être en ce monde.

Vers la fin de l’automne, Misère se réchauffait un jour dans son jardin, quand elle entendit une voix qui criait à plusieurs reprises : “ Misère ! Misère ! Misère !” Cette voix était si lamentable que la bonne femme se prit à trem-

bler de tous ses membres, et que Faro hurla comme s’il y avait eu un trépassé dans la maison.

Elle se retourna et vit un homme long, maigre, jaune et vieux, vieux comme un patriarche. Cet homme portait une faulx aussi longue qu’une perche à clôture. Misère reconnut la Mort.

“ Que voulez-vous, dit-elle d’une voix altérée et que venez-vous faire avec cette faulx ?”

— Je viens faire ma besogne. Allons, ma bonne Misère, ton heure a sonné, il faut me suivre.

— Déjà !

— Déjà ? Mais tu devrais me remercier, toi qui es si pauvre, si vieille et si caduque.

— Pas si pauvre ni si vieille que vous le croyez, notre maître. J’ai du pain dans la huche et du bois au bûcher ; je n’aurai que quatre-vingt-quinze ans vienne la Chandeleur ; et, quant à être caduque, je suis aussi droite que vous sur mes jambes, soit dit sans affront.

— Va ! tu seras bien mieux là où je te mène.

— Misère soupira.

“ Accordez-moi du moins quelques minutes, que je fasse un brin de toilette, je ne voudrais pas faire honte aux gens de là-bas.”

La Mort y consentit.

“ Pendant que je m’apprête, voudriez-vous me rendre un service ? dit-elle à la Mort. Ce serait de monter sur mon pommier et de me cueillir les trois pommes qui restent. Je les mangerai en route.”

— Soit ! dit la Mort, et il monta sur le pommier.

Il cueillit les trois pommes et voulut descendre, mais, à sa grande surprise, il ne put en venir à bout.

“ Hé ! Misère ! cria-t-il, aide-moi donc à descendre. Je crois que ce maudit pommier est ensorcelé.”

Misère vint sur le pas de la porte. La Mort faisait des efforts surhumains avec ses longs bras et ses longues jambes, mais au fur et à mesure qu’il se détachait de l’arbre, l’arbre, comme s’il avait été vivant, le reprenait et l’embrassait avec ses branches. C’était un spectacle si bouffon, que Misère partit d’un grand éclat de rire.

“ Ma foi ! dit-elle, je ne suis pas pressée de mourir. Tu es bien là, mon bonheur, reste-y. Le genre humain va me devoir une belle chandelle.”

Et Misère ferma sa porte, et laissa la Mort perchée sur son pommier.

IV

Au bout d’un mois, comme la Mort ne faisait plus son service, on fut tout étonné de voir qu’il n’y avait eu aucun décès dans le pays. L’étonnement redoubla à la fin du mois suivant, surtout quand on apprit qu’il en était de même dans les pays voisins. On n’avait jamais entendu parler de semblable chose, et, quand vint la nouvelle année, on connut, par des comptes rendus, qu’il en était de même en France, en Belgique, en Allemagne, ainsi qu’aux Indes, en Chine et chez les Japonais.

L’année passa, et il fut établi que depuis quinze mois il n’y avait pas eu dans le monde entier un seul cas de mort. Tous les malades avaient guéri sans que les médecins sussent comment ni pourquoi : ce qui ne les avait pas empêchés de se faire honneur de toutes les cures.

Tout alla bien durant dix, vingt et trente ans ; mais au bout de trente ans, il ne fut pas rare de voir des vieillards de cent dix et cent vingt ans, ce qui est d’ordinaire l’âge de la décrépitude. Or, ceux-ci accablés d’insémités, la

mémoire usée, aveugles et sourds, commençaient à trouver que l’immortalité n’est pas un si grand bienfait qu’on le croyait d’abord.

On les voyait se traîner au soleil, couchés sur leurs bâtons, la tête complètement dénudée, le dos courbé, les yeux éteints, toussant, crachant, décharnés, rabougris, ratatinés, semblables à d’énormes limaces. Les femmes étaient encore plus horribles que les hommes. Les vieillards les plus débiles restaient dans leurs lits, et il n’y avait pas de maison où l’on ne trouvât cinq ou six lits où geignaient les aînés, au grand ennui de leurs arrière-petits-fils et fils de leurs arrière-petits-fils. On fut même obligé de les rassembler dans d’immenses hospices où chaque nouvelle génération était occupée à soigner les précédentes, qui ne pouvaient guérir de la vie.

En outre, comme il ne se faisait plus de testaments, il n’y avait plus d’héritages, et les générations nouvelles ne possédaient rien en propre, tous les biens appartenait de droit aux trisaïeuls et aux quatrisaïeuls, qui ne pouvaient en jouir.

Sous des rois invalides, les gouvernements s’affaiblirent, les lois se relâchèrent ; et bientôt les immortels, certains de ne pas aller en enfer, s’abandonnèrent à tous les crimes : Ils pillaièrent, incendiaient, mais, hélas ! ils ne pouvaient assassiner.

Ce n’est pas tout : bientôt la terre regorgea tellement d’habitants, qu’elle ne put ni les contenir ni les nourrir ; il vint une effroyable disette, et les hommes, errant demi-nus par les campagnes, fante d’un toit pour abriter leur tête, souffrirent cruellement de la faim, sans pouvoir en mourir.

Alors les hommes mirent autant d’ardeur à chercher le trépas qu’ils en avaient mis jadis à le fuir. On inventa les poisons les plus subtils et les engins les plus destructeurs. Mais engins et poisons ne firent qu’endommager le corps sans pouvoir le détruire. On décréta des guerres formidables : d’un commun accord, pour se rendre le service de s’ancantir mutuellement, les nations se ruèrent les unes sur les autres ; mais on se fit beaucoup de mal sans parvenir à tuer un seul homme.

On rassembla un congrès de la mort : les médecins y vinrent des cinq parties du monde ; il en vint des blancs, des jaunes, des noirs et des cuivrés, et ils cherchèrent tous ensemble un remède contre la vie, sans pouvoir le trouver. On proposa deux millions de piastres de récompense pour quiconque le découvrirait. Tous les médecins écrivirent des brochures contre la vie comme ils en avaient écrit contre le choléra, et ils ne guériront pas plus cette maladie que l’autre.

C’était une calamité plus épouvantable que le déluge, car elle sévissait plus longuement et on ne prévoyait point qu’elle pût avoir une fin.

V

Or, à cette époque, il y avait un médecin fort savant, qui parlait presque toujours en latin et qu’on appelait, je ne sais trop pourquoi, le docteur Muscade. C’était un très honnête homme qui avait tué beaucoup de monde au bon temps, et qui était désolé de ne pouvoir plus tuer personne.

Un jour qu’il revenait d’un petit voyage en voiture, il avait pris un autre chemin, il passa près du jardin de Misère et entendit une voix qui disait : “ Oh ! qui me délivrera et qui délivrera la terre de l’immortalité cent fois pire que la peste ?”

Le savant docteur leva les yeux et son cœur battit avec force : il avait reconnu la Mort.

“ Comment ! c’est vous, mon vieil ami, lui dit-il, quid agis in hac piro perché ?”